

UN SECRÉTAIRE CONFÉDÉRAL PARLE

par

Pierre MONATTE.

(1)

Qu'est-ce qu'on me raconte ? Vous seriez étonnés que je ne vous aie pas récrit depuis mai 46?

Ce serait peut-être à moi d'être étonné. J'attendais votre réponse. C'est-à-dire une activité, un commencement d'activité, des initiatives diverses prises ici et là, de Lille à Perpignan, des Mineurs aux Cantonniers. Cette réponse n'est pas venue. Du moins je ne l'ai pas entendue. Il est vrai que je commence à avoir l'oreille un peu dure.

Ce n'est pas l'envie de vous écrire qui m'a manqué. Les occasions et les sujets ont abondé. Il s'est passé pas mal de choses dans l'année. J'ai reçu un certain nombre de lettres, mais venant plutôt de vieux camarades. Quelques rares, de jeunes. Les vieux, et les plus très jeunes, j'en ai peur, souffrent plus que les jeunes de la situation étrange dans laquelle se trouve le mouvement. Mais que peuvent-ils tout seuls? Ce n'est pas à eux de se remettre dans les brancards. Ils devraient pouvoir se contenter de pousser à la roue.

Quelques-uns me reprochent de n'avoir pas dit ce qu'a été la tentative d'unification des minorités syndicales révolutionnaires faite pendant le deuxième semestre 46. Il l'aurait fallu peut-être. Ne serait-ce que pour mieux faire sentir les difficultés de l'entreprise et les conditions de sa réussite. Je ne l'ai pas fait par crainte d'envenimer les points de désaccord entre courants qui sont appelés un jour prochain, sinon à se fondre, du moins à marcher ensemble, contre l'adversaire et l'ennemi communs. Nous ne nous sommes pas mis d'accord, mais nous avons fait connaissance. C'est déjà quelque chose.

Les excuses que vous pouvez invoquer pour expliquer votre silence, je les connais bien. D'ailleurs, quelques-uns me les ont indiquées.

Dans le tourbillon actuel, vous n'arrivez pas à voir clair et à trouver votre chemin. Il vous faudrait une boussole. Et pour vous, une boussole, c'est une théorie.

Vous trouvez que tout tourne mal. Nous réclamions le déblocage des salaires. La C.G.T. finit par s'y rallier, ou paraître s'y rallier. Ça va plus mal. Les prix ont fait une telle embardée que la vie est plus difficile et la ménagère plus inquiète. Si vous voulez torpiller une idée, faites-la appliquer par ses adversaires. Une résolution de congrès dont ses partisans ne sont pas chargés de la mise en application - et si lutte il y a, de la direction de cette lutte - est vouée à l'échec, et souvent au ridicule. Exemple, la grève générale du 30 novembre 38. Exemple depuis juin dernier, le déblocage des salaires.

Les grèves échouent ou n'ont pas de lendemain. Celle des postiers avait éveillé beaucoup d'espérances. La division de la minorité, juste au moment où elle pouvait rallier autour d'elle le gros de la corporation et faire aboutir un travail revendicatif bien commencé, a tout compromis. La grève des canardiens parisiens a échoué. Si elle avait réussi, par la brèche ouverte, d'autres corporations, les métaux en tête, auraient pu passer. Pouvait-on supposer que cette grève, qui mettait le gouvernement en position ridicule aux yeux du monde entier, faisait justement l'affaire de M. Ramadier? La bonne affaire que de n'avoir pas de journaux pour raconter vos embêtements à propos de l'Indochine et de tant d'autres sujets.

(1) «Deuxième lettre d'un Ancien à quelques jeunes syndiqués sans galons», parue dans la *Révolution prolétarienne* d'avril 1947. Elle deviendra le troisième chapitre de *Trois scissions syndicales*, Les Éditions ouvrières, 1958.

Vous voulez des raisons d'espérer. Malgré vos vingt-cinq ans, vous ne voulez pas vous battre pour le seul plaisir de se battre. Ce n'est pas la morve du jeune poulain que vous voulez jeter. Vous voulez vous battre pour quelque chose de précis, pour des résultats non des résultats individuels et immédiats; mais pour un but certain, même lointain, mais élevé, et qui en vaille la peine. Vous êtes exigeants. Vous avez raison. C'est bien d'être exigeants. A condition que ce ne soit pas une excuse pour ne jamais commencer. Ni pour mépriser le petit travail corporatif de chaque jour dans les syndicats.

Vous trouvez que vos aînés ont eu de la chance: en 1906, la route était toute droite devant eux, devant nous; en 1919, mieux encore, l'horizon brillait du feu de la Révolution russe, le chemin était lumineux. Aujourd'hui, en ce pauvre 1947, l'horizon est bouché. Le nationalisme, celui de la guerre et celui de la Résistance, a tout submergé. L'esprit de classe est recouvert par le chauvinisme. Pas en France seulement, mais partout. Si bien que l'internationalisme ouvrier a disparu. Il n'y a plus de liens entre militants de pays différents. Chacun cuve son impuissance dans son coin, alors qu'autrefois, suivant l'image du chant révolutionnaire, un même cœur battait partout.

Ne croyez pas qu'autrefois tout était facile. Gardez-vous du romantisme et ne vous figurez pas que tous les malheurs sont réunis sur votre tête. Le chemin ne fut aisé à trouver ni en 1906 ni en 1919. C'est après, avec un certain recul, qu'on s'aperçoit que le chemin suivi était tracé en effet dans les événements. Vous aussi, vous verrez ça. Pour tout le monde, il sera clair dans quelques années que notre chemin, celui du mouvement ouvrier, passe en France, en 1947, entre deux menaces de coups de force, le coup de force stalinien et le coup de force gaulliste, qu'il doit rendre impossibles l'un et l'autre. Notre chemin passe entre deux dangers de guerre, l'impérialisme russe et l'impérialisme américain; notre place n'est ni dans l'un de ces camps ni dans l'autre; nous devons nous opposer aux deux. Ça aura l'air d'une lapalissade dans quelques années, peut-être dans quelques mois; pourtant aujourd'hui combien le pensent et le disent? De même nous n'étions qu'une poignée avant Zimmerwald; le lendemain nous fûmes quelques poignées, guère plus. Les gros bataillons ne devaient s'ébranler que plus tard, pas même en 1917, lors de Mars et d'Octobre, mais lorsque le régime issu de la Révolution parut devoir durer. Alors les aspirants commissaires du peuple ne manquèrent nulle part.

Dites-vous bien, jeunes amis, que toujours tout a été difficile au début. Aujourd'hui, je vous le concède, c'est encore plus difficile, plus compliqué. C'est que l'enjeu est plus formidable. C'est le sort du socialisme qui se joue définitivement. Dans son agonie, le capitalisme aura des sursauts furieux. L'étatisme, sous sa forme russe, prétendra lui succéder. Nous allons vivre une époque qui marquera dans l'histoire du monde. Préparons-nous.

Vous avez besoin d'une boussole. Je n'en connais qu'une: l'intérêt ouvrier, celui de la classe ouvrière française, celui aussi des ouvriers de tous les autres pays. L'intérêt général, l'intérêt national, fi-chaises et tromperies. Au moment où il faut rompre avec le passé, c'est le compromis avec lui. L'intérêt de la démocratie, l'intérêt de l'humanité, formules vagues qui permettent trop de jongleries.

Vous demandez une théorie. Elle existe, il n'y a qu'à la reprendre. C'est celle qui constitue la base de tous les courants du socialisme, c'est l'émancipation matérielle et morale des travailleurs. Il n'y a qu'à l'adapter aux conditions présentes. Voir ce qui a cloché, ce qui a pu manquer et qu'il faut modifier ou ajouter. Tout ce que nous pouvons vous dire, nous, les vieux syndicalistes révolutionnaires, c'est qu'une organisation comme le syndicat, formée uniquement de travailleurs, exprimera mieux les besoins des travailleurs, si elle n'est pas faussée, que n'importe quel parti formé d'éléments divers.

Si nous ne pouvons pas détacher notre esprit de la Russie, c'est qu'elle a été le premier grand essai de révolution socialiste. Un essai qui a malheureusement échoué. Mais pourquoi a-t-il échoué? Par quelles erreurs? En raison de quelles conditions? Comment devons-nous nous y prendre pour réussir là où les russes ont échoué?

Mais les russes n'ont pas complètement échoué, un redressement est possible, nous dira-t-on. Nous aussi nous avons espéré longtemps un redressement. Nous aussi nous avons refusé de regarder la vérité en face. Tenez, un souvenir. Un soir de 1927 ou de 1928, nous avons été réunis chez Dunois, une douzaine de camarades, par Piatakov et Chliapnikov. Pour la plupart, nous étions déjà exclus du parti communiste, mais les vieux savaient bien que nous étions de meilleurs révolutionnaires que tous

leurs domestiques. Piatakov nous fit un large exposé de la situation en Russie. Il conclut: «Je vous ai dit ce qui est. Regardez la révolution comme morte en Russie. A vous, révolutionnaires de l'Occident, de reprendre le flambeau».

Nous avons été épouvantés. Nous avons discuté, discutailé, dit que ce n'était pas possible; qu'annoncer une telle chose ferait passer sur le monde entier une vague de glace; qu'ils devaient, en Russie, se cramponner, sauver ce qu'ils pouvaient sauver du socialisme. Comme s'ils ne s'étaient pas déjà cramponnés au delà de leurs forces! Je me suis souvent demandé si nous n'étions pas responsables pour une part de la comédie lamentable à laquelle s'est prêté, lors de son procès, un grand bonhomme comme Piatakov.

Il y a vingt ans de cela. Depuis, la deuxième guerre mondiale a fini de bouleverser l'Europe. Quel est l'État qui reste sans lézardes impitoyables? Tous les États doivent s'écrouler, à plus ou moins longue échéance. Que les Européens le veuillent ou non, ils sont en face de la Révolution. Certains camarades diront: le prolétariat est incapable de faire la révolution. Et même s'il en était capable, matériellement, ce serait un désastre, car il n'a aucune des qualités pour assumer une bonne gestion. Faisons d'abord l'éducation morale des hommes. Oui, cette éducation est nécessaire, mais nous ne la ferons qu'en changeant les hommes de climat, en les sortant de la pourriture du régime capitaliste.

Dites-vous bien, jeunes amis, que toujours tout a été difficile. Aujourd'hui, le plus important, c'est de voir clair. On ne répétera jamais assez que le plus pénible n'est pas de faire son devoir, c'est de voir où il est.

Un oracle confédéral.

En décembre 1944, les militants d'une Union départementale entretenaient un secrétaire confédéral de l'état d'esprit dans leur région:

- Ici la température ouvrière, et même celle de la population tout entière, est très haute. Il y a le très mauvais ravitaillement qui indigne et exaspère absolument tout le monde. Il y a la cherté extrême des choses. Il y a les salaires qui n'ont presque pas changé.

A la C.A. de l'Union, nous sommes littéralement poussés par les syndiqués, des nouveaux en majorité, qui veulent absolument de l'action. Nous avons décidé une grève générale d'une heure. Seul le jour reste à fixer. Mais c'est imminent.

Le tableau du premier paragraphe n'a pas besoin de grandes retouches, il vaut encore en 47. Il n'était pas particulier à cette région. Partout, la volonté d'action n'était pas encore aussi nette; partout non plus les C.A. d'Unions et les cadres syndicaux n'étaient pas aussi disposés à en tenir compte, mais partout le malaise était le même. Malaise qui n'a fait, en deux ans et demi, que s'approfondir. Quelle réponse fit, croyez-vous, le secrétaire confédéral? Notez que ces militants d'Union appartenaient comme lui à la majorité de la C.G.T. J'ai failli écrire de la C.G.T.U. Ils se parlaient franchement.

- Soyez prudents... Il faut être prudents. Il ne faut pas jouer avec la grève. A ma rentrée, je vais en parler au C.N.R. Ne faites rien avant cela.

De la prudence, il en faut, certes. Je pense aussi qu'il ne faut pas jouer avec la grève, sous peine d'en amoindrir la portée. Cependant quand il ne reste pas d'autre moyen de réveiller les sourds et les satisfaits, force est bien d'y recourir. J'aurais compris que le secrétaire confédéral recommandât la prudence pour ces diverses raisons, et même qu'il attirât l'attention sur la difficulté de recourir à la grève en période de chômage ou de demi-chômage, comme celle que traversent certaines professions. Mais notre secrétaire confédéral ne pensait pas à ces raisons. Il en avait d'autres en tête. Non qu'il pensât que la grève est maintenant l'arme des trusts, comme l'a déclaré un de ses collègues du Bureau confédéral quelques mois après.

Ce que je ne comprends pas du tout, par exemple, c'est qu'il ait dit qu'à sa rentrée à Paris, il en parlerait au C.N.R. Qu'est-ce que le *Conseil National de la Résistance* avait à voir dans l'affaire? Ce n'est tout de même pas parce que ce Conseil avait mis Saillant à sa présidence qu'en échange la C.G.T. lui

permettait de mettre le nez dans ses propres affaires et lui soumettait les mouvements de grève? Ce n'est plus entre ouvriers, entre organisations syndicales, que ces problèmes sont examinés? Il fallait alors l'autorisation des bourgeois du C.N.R.? Pourquoi pas celle aussi du gouvernement?

Troubles suscités...

Quelles étaient les raisons qu'avait en tête le secrétaire confédéral?

- Voyez-vous, dans la période où nous sommes, nous devons nous méfier des troubles suscités par les anglo-américains. Troubles qu'ils susciteraient pour pouvoir les réprimer. Oui, dans tous les pays qu'ils occupent, c'est ce qu'ils vont faire. En Belgique et en Grèce, c'est eux qui ont provoqué les troubles. A nous de nous méfier...

Qu'est-ce que vous dites de ça? Pour notre secrétaire confédéral, il ne s'agissait guère du mauvais ravitaillement, de la cherté des choses, des salaires inchangés. Pour lui, il n'y avait qu'un problème de haute stratégie internationale: il fallait se méfier des troubles suscités par les anglo-américains dans les pays occupés.

Deux années ont passé. Ces choses nous apparaissent lointaines. Cependant on reste étonné. Quels troubles ont donc suscités les anglo-américains? Quels troubles auraient-ils un intérêt à susciter? On ne voit pas. Pour pouvoir les réprimer? On voit encore moins.

Je ne pense pas que l'Angleterre et les États-Unis soient entrés en guerre pour les beaux yeux de la France. Cette deuxième grande guerre constitue la deuxième phase de la lutte entre les impérialismes pour la domination du monde. Elle ne fut pas une lutte entre démocraties et États totalitaires; dans ce cas qu'aurait fait la Russie, État totalitaire type, dans le camp des Alliés? Aussi je crois les autorités anglaises et américaines parfaitement capables d'intervenir brutalement si des troubles étaient venus gêner leurs dispositions militaires. Mais je ne les crois pas stupides et incapables de comprendre que c'était leur propre intérêt que les populations des pays occupés par elles ne manquassent pas des choses les plus indispensables. On peut même leur supposer d'autres sentiments et d'autres mobiles d'action. J'irai jusqu'à dire qu'à mon avis Paris aurait pu subir le sort de Varsovie, être détruit complètement, si Eisenhower avait fait comme Staline et regardé à distance les forces de la Résistance se débattre seules contre les troupes allemandes.

Reste le point d'histoire soulevé par notre secrétaire confédéral. D'après lui, ce sont les anglo-américains qui auraient provoqué les troubles de Belgique et de Grèce. Je dispose de moins d'informations qu'un bonze confédéral. Je n'ai même pas encore, deux ans après, repris langue avec les amis que je comptais en Belgique. Quant à ceux que j'avais en Grèce, cela remonte si loin qu'il y a beaucoup de chances pour qu'ils soient morts, peut-être dans le lot des hérétiques assassinés par les stalinien. J'en suis donc réduit à la lecture des journaux. C'était alors la presse du Général. Guère moins misérable que celle du Maréchal. Mais pas pire que celle d'aujourd'hui. Je lis comme je peux, entre les lignes et dans les lignes. Regardant avec plus de soin les faits que les commentaires. Ceux de l'Humanité compris. Les événements m'étaient apparus ainsi: des troubles avaient éclaté, s'étaient étendus, aggravés; l'intervention anglo-américaine n'était apparue qu'ensuite. La cause de ces troubles? Alors comme aujourd'hui les causes légitimes ne manquaient nulle part. Qui les avait utilisées et exploitées? Il m'avait semblé qu'en Belgique comme en Grèce, c'étaient les communistes et leurs amis russes qui les avaient exploitées (2). Les anglo-américains n'étaient intervenus qu'une fois les troubles déclenchés, avec une vigueur qui ne surprend pas de leur part. La Russie ne s'installera pas en Belgique et en Grèce, elle ne tiendra pas Anvers et Athènes, sans résistance de l'Angleterre et de l'Amérique. Elles ont rappelé alors qu'il ne faut pas jouer certains petits jeux avec elles.

Avait-on, à un moment donné, envisagé de faire en France le coup de Belgique et de Grèce? C'est possible. Mais il a fallu y renoncer. La partie était trop risquée. Renoncement momentané ou renoncement définitif? L'avenir le dira.

(2) Si des camarades de Belgique et de Grèce me lisent, ils devraient bien rassembler leurs souvenirs sur ces faits qui ne remontent qu'à deux ou trois ans et nous en faire part. Pour la Grèce d'ailleurs ces faits se sont enchaînés jusqu'à maintenant.

Quand l'Allemagne sera soviétisée.

Patience, prudence, méfiance, mais espérance aussi. Notre secrétaire confédéral avait dans les mains de quoi faire patienter. Il s'agissait seulement de quelques mois de patience, de souffrance. Après, tout deviendrait possible. Tout serait facile.

- *Après, quand l'Allemagne sera soviétisée, ce sera le moment. La soviétisation sera possible partout. Et les anglo-américains seront chassés d'Europe.*

Voilà, ce n'était pas plus difficile que ça ! Il suffisait d'attendre la soviétisation de l'Allemagne. Après, tout serait possible, tout serait facile, en France et partout. A quoi bon se mettre martel en tête pour résoudre les difficultés du moment ?

Les soviets partout ! Quelle espérance ! Nous l'avons vécue il y a trente ans. Nous la revivrons un jour, même un jour non lointain. Mais pour l'instant, nous constatons que les soviets sont morts en Russie, après une vie brève, remplacés, par le parti communiste, lui-même remplacé par une caste bureaucratique qui a réalisé la plus implacable tyrannie.

Le secrétaire confédéral savait ce qu'il faisait en parlant de soviétisation à ces militants d'Union départementale. Il les touchait au cœur ; il chassait de leur esprit la crainte de n'être plus dans la bonne voie. Peut-être après tout, y croit-il encore, lui aussi ? Peut-être ne se rend-il pas compte à quel point 1947 dément 1917, à quel point la Russie de Staline et la Russie des soviets rappellent l'une la France de Napoléon et l'autre la France de 93. Il est possible, que cet homme, qui mit tant d'hésitation à rallier alors les rangs des révolutionnaires, se cramponne aujourd'hui aux idées qu'il comprit voilà vingt-six ou vingt-sept ans. Il a la paix de l'esprit avec son vieux catéchisme. Que rien ne vienne le troubler ! Ce n'est pas lui qui dira à ses nouveaux curés que leurs préceptes contredisent leurs actes et se moquent de la réalité. Docilement, il répétera tout ce qu'on lui ordonnera de répandre.

Quand l'Allemagne sera soviétisée... Il y a deux ans de cela. Non seulement l'Allemagne n'est pas soviétisée, mais elle n'en prend pas le chemin. Où sont ses *Conseils d'ouvriers* ? Les syndicats eux-mêmes sont ligotés. Les travailleurs allemands, loin d'avoir le pouvoir, n'en ont pas même l'ombre.

Il n'est donc pas question de soviétisation au sens qu'on y attachait en 1917. On peut penser tout au plus à une étatisation à la russe. Même cette opération est difficile. Non pas en raison seulement de la résistance que peuvent opposer capitalistes et féodaux allemands. Ni des projets chimériques élaborés par les gouvernements alliés, ou par les socialistes au sujet de l'industrie de la Ruhr. Non, ce que les Russes trouvent devant eux, ce contre quoi ils sont venus buter, ce sont leurs propres fautes, leur propre infidélité au communisme.

Quels pouvaient être les sentiments des ouvriers allemands qui avaient vu sur place, comme soldats, les réalisations de l'État russe et s'étaient rendu compte du niveau de vie exact de l'ouvrier et du paysan russes ? Ils savaient, non seulement que le socialisme n'avait pas été réalisé en Russie, mais que leurs propres conditions de travail et de vie étaient notablement supérieures.

Ils pouvaient difficilement oublier que les dirigeants de l'État russe n'avaient fait aucune distinction entre le peuple allemand et les nazis ; que la propagande officielle avait déclaré des mois et des mois qu'il n'y avait de bons allemands que ceux qui étaient morts ; que le mot d'ordre de la 3^{ème} Internationale n'avait pas été la fraternisation des soldats et des peuples, mais : « *Chacun doit abattre son boche* ». Aujourd'hui, un Ilya Ehrenbourg ne fera pas de difficultés pour changer de disque ; il embrassera sur la bouche son frère allemand avec la même ardeur qu'il mettait hier à commander de le tuer. Mais ce qui est fait est fait. Il est faux que les peuples n'aient pas de mémoire. La classe ouvrière allemande ne peut pas prendre le nationalisme russe de 1947 pour l'internationalisme de Lénine et de Trotsky. Elle ne peut couper dans le mensonge d'une « *soviétisation* » de l'Allemagne. D'ailleurs, si même elle voulait oublier, elle ne le pourrait pas. Elle a vu à Berlin et en Allemagne orientale l'armée russe, qu'elle ne peut plus confondre avec une armée rouge, piller systématiquement les quartiers ouvriers, violer systématiquement les femmes ; un journaliste suisse rappelait encore récemment (3), que 75% des femmes de

(3) *Servir*, journal socialiste de Lausanne, du 30 janvier 1947.

16 à 35 ans furent violées en Allemagne orientale. Les journaux socialistes de New-York ont raconté qu'à Berlin, des ouvrières portant le brassard du P.C. qui acclamaient les troupes russes, subirent le sort commun. La classe ouvrière a vu cela et ne l'a pas oublié. Elle a vu, plus tard, des militants social-démocrates, à peine libérés des camps de concentration nazis, reprendre le chemin de ces camps parce qu'ils s'opposaient à la fusion avec le parti communiste allemand. Elle a vu couvrir d'infamies Schumacher et ses camarades dont le seul crime est de reprendre la position logique des véritables socialistes au lendemain de la première guerre mondiale. Elle a vu tant de choses, l'annexion d'une partie de l'Allemagne, le transfert en Russie, non seulement de matériel industriel, mais de populations entières, que la fausse soviétisation est rendue impossible.

Les dirigeants russes ne sont pas seuls coupables. Mais ils donnent le ton; pour cela ils sont les plus coupables. Il est tout naturel qu'ils portent aussi la responsabilité des fautes qu'ils font commettre à leurs serviteurs. En particulier à ceux de la *Fédération syndicale mondiale*. L'an dernier, au congrès confédéral, Saillant menaçait les syndicats allemands s'ils s'opposaient au dépècement de leur pays. Cette année, si l'on en croit des informations publiées par la presse américaine, la *Fédération syndicale mondiale*, dans une conférence tenue au début de janvier, aurait demandé l'institution du travail forcé dans les mines de la Ruhr. Les hommes valides seraient contraints de travailler dans les mines. En accord avec les organisations syndicales allemandes et sous le contrôle de la F.S.M. Nous sommes loin de ce que demandait à l'internationale syndicale le rapport de Robert et Lucot: prendre en charge le destin des peuples vaincus, ne pas les abandonner aux bras séculiers des États vainqueurs. Aujourd'hui, pour le compte des États vainqueurs, la F.S.M. se ferait le garde-chiourme des travailleurs allemands.

Toute espérance révolutionnaire est-elle interdite pour longtemps à la classe ouvrière allemande? Dans quelle mesure la jeunesse a-t-elle été dévorée par la folie naziste? Je l'ignore. Mais il n'est pas possible que des millions d'hommes qui votèrent communiste ou socialiste lors de l'avènement d'Hitler soient tous morts, brisés ou découragés; qu'il n'y ait plus d'anciens du «*Spartakusbund*» de Liebknecht et de Rosa Luxembourg, plus de partisans de Zimmerwald.

Avant guerre, nous n'avons jamais pu découvrir en Allemagne de syndicalistes révolutionnaires. Le syndicat y gardait un rôle secondaire. Le parti avait le premier rôle. Pour les communistes comme pour les social-démocrates. Pour les multiples variétés de communistes oppositionnels aussi. Parti d'abord, tandis que nous disons: *Syndicat d'abord*. Ce qui nous permettait de mieux sentir certaines différences. L'un des meilleurs communistes oppositionnels allemands, à qui je disais que mon grief essentiel contre le régime stalinien tenait au sort matériel et moral fait aux ouvriers russes, me répondait: «*Pouvait-on faire autrement?*». A ses yeux, on ne pouvait faire autrement que dans la manière de conduire l'internationale et les partis. Les problèmes politiques lui cachaient le problème économique capital, auquel tout pourtant doit être subordonné.

Nulle part il n'a existé autant d'«*hommes de confiance*» des syndicats que dans les usines et sur les chantiers allemands. Il est improbable que ces militants du rang n'aient pas gardé l'esprit ouvrier. Eux et leurs successeurs sont la base solide du nouveau mouvement ouvrier allemand. Ils doivent former le levain révolutionnaire de l'Allemagne actuelle. Quant à cette jeunesse qu'on dit gangrenée par l'éducation nazie, est-il un autre moyen de la désintoxiquer que de lui donner une espérance, non dans le nationalisme, mais dans le socialisme?

Les révolutions à venir ne se calqueront pas sur ce qu'est devenue la Révolution russe, sur ce qu'elle est au bout de trente ans. On remontera au point de départ; on recherchera quels obstacles l'ont fait dévier. La principale leçon qu'elle nous a donnée, c'est, peut-être, qu'une révolution joue son sort en quelques années et qu'elle a vite fait de changer de route. La «*soviétisation*» de l'Allemagne n'est pas faite. Du coup la «*soviétisation*» des autres pays d'Europe est bien compromise. Cela ne veut pas dire que la révolution ne fera pas son œuvre, d'Italie en France, d'Espagne en Angleterre.

Les Anglo-Américains chassés d'Europe?

Un rédacteur du *Populaire*, au retour d'une conférence syndicale tenue à Londres, écrivait que l'Angleterre ouvrière attendait une deuxième révolution française. Si ce journaliste avait ouvert les yeux, il

aurait vu que c'est d'Angleterre que peut partir le branle d'une vraie révolution ouvrière. L'Angleterre a étonné le monde en 1940; elle l'étonnera une seconde fois. A condition que les trade-unionistes révolutionnaires se refusent au mirage russe, qu'ils ne confondent pas étatisme et socialisme et qu'ils puisent leur force en eux-mêmes, dans leur expérience et dans la vieille tradition chartiste.

... «*Et les anglo-américains seront chassés d'Europe* ». Pour notre secrétaire confédéral comme tout était facile! Dans la réalité, il en va un peu autrement.

On voit mal comment la pauvre Europe d'aujourd'hui, celle d'après la deuxième guerre mondiale, la Russie comprise, pourrait procéder à son rééquipement industriel, à la restauration de ses ports, de sa flotte, de ses chemins de fer, de ses usines et même de ses champs, sans l'aide de l'Amérique. Comment peut-on parler de renaissance de la France et méconnaître cette nécessité? Comment ose-t-on parler de chasser d'Europe les anglo-américains? Au nom du communisme ou au nom d'un impérialisme, l'impérialisme russe?

L'Europe s'est refusée à réaliser ses États-Unis sous la schlague d'Hitler. Elle se refusera à les réaliser sous le knout de Staline. Il ne s'agit pas de dresser un nationalisme européen contre un nationalisme américain.

Il y a vingt ans, lorsque Trotsky reprit l'idée des États-Unis d'Europe, nombreux furent les révolutionnaires qui pensèrent alors que cette idée présentait deux défauts; le premier, qu'elle avait une pointe dirigée contre l'Amérique; le second, que l'heure où les États-Unis d'Europe pouvaient jouer le rôle principal était passée. Nous ne sommes plus en 1848 mais en 1947. Le monde s'est transformé.

Les réalisateurs des États-Unis socialistes d'Europe ne perdront pas de vue ces deux écueils, car il n'est pas d'unification possible de l'Europe sans le socialisme et dans le cadre des vieux États.

L'Europe n'a pas le choix, nous dit-on. La domination russe ou la domination américaine. Le knout ou le talon de fer. Merci bien. La classe ouvrière n'a de goût ni pour l'un ni pour l'autre. Elle sait que l'Histoire lui offre d'autres solutions. Roosevelt n'a pas réussi à mater les trusts; les ouvriers américains le réussiront, le talon de fer n'aura pas le dernier mot.

Europe ouvrière et Amérique ouvrière, Europe révolutionnaire et Amérique révolutionnaire sont liées par la nécessité; elles savent qu'elles n'ont pas à se combattre mais à s'entraider.

N'ayez pas peur de tomber dans l'anticommunisme en regardant le stalinisme comme l'ennemi n°1. Notre soi-disant anti-communisme n'a rien à voir avec celui des bourgeois. Eux ont peur du communisme. Nous, nous l'appelons. Ce que nous reprochons aux partis communistes actuels et à leur *Internationale*, c'est précisément d'avoir renié le communisme, d'être infidèles à l'internationalisme et à la lutte des classes, c'est d'être des partis fascistes rouges et des instruments de l'impérialisme russe.

Quand nos bourgeois s'en rendront compte ils feront comme les bourgeois allemands avec Hitler. D'ailleurs ils ont déjà bien commencé. Comment s'expliquer cette ruée des intellectuels de gauche vers la caricature du communisme? Je sais bien qu'ils brillent plus par la servilité et le byzantinisme que par l'intelligence et le caractère. Mais leur instinct leur a fait sentir que là était la place des parasites. Comment s'expliquer autrement que les juristes de la *Ligue des droits de l'homme* aient pu recevoir en grande pompe M. Vichinsky, le procureur de ces procès russes auprès desquels l'affaire Dreyfus ne fut assurément qu'une bagatelle d'enfants? Comment s'expliquer que les techniciens voient dans l'État russe un État socialiste? Ils veulent bien être socialistes, disent-ils, mais à la condition de n'être pas ouvriéristes. A condition naturellement que l'éventail des salaires soit ouvert comme en Russie.

Nous, nous nous rappelons le temps où Marx glorifiait les dirigeants de la *Commune de Paris* de s'être contentés du salaire d'un ouvrier qualifié.

Que faire d'utile? vous demandez-vous. Comment agir pratiquement dans la multitude des courants et des organisations? Là où vous êtes, posez donc les problèmes qui vous préoccupent. Étudiez-les. Appelez à les étudier avec vous les camarades du groupement auquel vous appartenez. Les anar-

chistes, dans leurs groupes. Des socialistes peuvent le faire dans leurs sections socialistes. Des communistes oppositionnels, dans leurs cellules. Peut-être même se trouvera-t-il des communistes pour le tenter même chez eux.

Il y a encore deux endroits où il serait possible de le faire. Vous dites qu'il n'y a pas moyen d'examiner ces problèmes au syndicat même, que tout le temps et tout le travail sont absorbés par les menus problèmes corporatifs. Pourquoi ne referiez-vous pas ce qu'Allemane et les allemanistes avaient fait: doubler les syndicats d'un *Cercle d'études sociales*? Le *Cercle typographique* d'Allemane fit du bon travail; il fournit de militants le syndicat des typos parisiens pendant des années. On peut faire un *Cercle des Métaux*, des Cheminots, de l'Alimentation, des Postiers, des Instituteurs, des Employés, etc... Chaque industrie peut fonder le sien. Chacun de ces Cercles, outre les problèmes du moment, étudierait ce que les syndicats de son industrie peuvent faire pendant la Révolution et après la Révolution. Comment ils peuvent se transformer de groupements de résistance en groupes de production et de répartition et devenir la base de la réorganisation sociale.

Un autre terrain peut être utilisé, c'est l'entreprise. Déjà un projet de *Cercles syndicalistes d'entreprise* a été formé. Il émane du C.E.T.E.S. Un manifeste a dû être lancé. Des *Cercles d'entreprise* pourraient faire d'excellent travail.

Ne craignez pas la concurrence entre *Cercles syndicaux d'industrie* et *Cercles d'entreprise*. Ils ne feront pas double emploi. Ils se compléteront. Qu'entre eux il n'y ait nul autre sentiment qu'un sentiment d'émulation.

Pour les uns et pour les autres, la tâche serait la même, celle qu'a tracée Fernand Pelloutier dans cette formule toujours neuve: «...*Poursuivre plus obstinément que jamais l'œuvre d'éducation morale, administrative et technique nécessaire pour rendre viable une société d'hommes libres*».

Et la poursuivre, mes jeunes camarades, avec d'autant plus d'acharnement que les événements nous pressent et que nous serons bientôt mis au pied du mur.

Pierre MONATTE,
30 mars 1947.
